

Avignon 2020 - “Annuler serait une catastrophe” : malgré le confinement, Olivier Py dévoile une ambitieuse programmation

•  Fabienne Pascaud

Directeur de l’emblématique festival depuis 2013, le metteur en scène croit en sa possible tenue cet été avec “l’énergie de l’espoir, pas du désespoir”. Il vient, d’ailleurs, de dévoiler sa très ambitieuse programmation.

Comme toujours, le poète et metteur en scène [Olivier Py](#), 54 ans, n’a peur de rien. Il ose. Nargue le sort. Alors que de grands festivals annoncent l’un après l’autre leur annulation, il vient de présenter la très ambitieuse programmation 2020 du Festival d’Avignon, 74^e du nom depuis sa création en 1947 par Jean Vilar. Un baroud d’honneur que ce rendez-vous virtuel où des artistes commentent en vidéo leurs spectacles à venir et où le patron d’Avignon témoigne de sa résistance artistique à toute épreuve ? Dans l’édito, qu’il a écrit pour donner la tonalité du festival 2020 – placé sous les auspices d’« Éros et Thanatos » –, Olivier Py ne mentionne même pas le coronavirus. Qui risque pourtant de changer bien des choses dans le monde des arts et de la culture. Il s’explique.



Cette présentation du festival est-elle un défi, ou vous y croyez vraiment ?

Olivier Py : Si le déconfinement est décrété le 15 mai par nos autorités sanitaires, nous avons toutes les chances de pouvoir réaliser cette 74^e édition. Sans doute avec quelques aménagements, car nous ignorons évidemment les dates de déconfinement des 25 pays des artistes invités cet été ; jamais le festival ne s'est autant ouvert à l'international... Et encore faudra-t-il que le droit de rassemblement public soit ensuite accordé. Après, il sera de ma responsabilité de juger si le festival est faisable ou pas.

Que dit le ministre de la Culture ?

Il m'encourage à tenir le coup et à attendre. Nous avons prévu avec les représentants de la ville d'Avignon et de l'État un conseil d'administration par Skype, le 21 avril. Annuler ce festival serait une catastrophe. Voilà pourquoi je le défends avec l'énergie de l'espoir. Pas du désespoir... Je le dois aux artistes.

“Une étude du Grand Avignon a chiffré en 2017 ce que rapportait chaque été le festival à la cité : 100 millions d'euros. Songez à l'impact d'une annulation sur les Avignonnais !”

L'annulation de l'édition de 2003, à la suite du conflit des intermittents du spectacle et de la grève menée par les artistes et les techniciens du festival, a été un traumatisme. Cinquante spectacles annulés ! Des productions et coproductions anéanties, des cachets d'intermittents supprimés. Et une perte colossale pour Avignon, la cinquième ville la plus pauvre de France. Une étude du Grand Avignon a chiffré en 2017 ce que rapportait chaque été le festival à la cité : 100 millions d'euros ! Songez à l'impact d'une annulation sur les Avignonnais ! Et sur le festival lui-même : la prochaine édition que j'ai déjà programmée à 70 % en serait menacée. Car annuler coûte cher. Malgré les charges fixes, les salaires des équipes, nous n'aurons aucune recette – soit 50

% d'un budget de 13 millions, où l'État donne 4 millions et la Ville et l'agglomération 1 million chacune. Et il faudra dédommager les artistes.
Le festival n'est-il pas assuré ?

Pour des catastrophes météorologiques seulement. Pas pour une épidémie comme le coronavirus. Or, évidemment, il faudra rembourser les compagnies invitées, au cas par cas bien sûr, selon les coproductions mises en place et déjà en partie financées. Songez que 80 % des spectacles de l'édition 2020 n'ont pas encore été créés, dont beaucoup d'étrangers, comme je le disais. Tout ça n'est pas facile, mais mieux vaut la dynamique de l'espoir. Le Festival d'Avignon a déjà tant résisté !

Au moment d'une nouvelle crise des intermittents en 2014, on m'avait prédit le pire, comme lors de l'attentat terroriste de Nice en 2016 : le festival a tenu. C'est un tel enjeu pour l'ensemble du théâtre, une telle caisse de résonance pour nos professions. Et le théâtre a déjà été tellement meurtri cette année, obligé à des fermetures ou à des baisses de recettes avec le mouvement des Gilets jaunes, les grèves, et aujourd'hui le coronavirus. Toute son économie est aujourd'hui gravement menacée. Et comme toujours, ce sont les plus fragiles d'entre nous qui trinquent le plus...

“Je souhaite une édition qui prenne aux entrailles. C'est celle qui m'est la plus personnelle, celle que j'ai toujours voulu faire.”

Il y aura un avant et un après-coronavirus pour les créateurs, les artistes. Nous devons réfléchir à travailler dans de nouvelles conditions matérielles ; et autour de nouvelles questions. Après ce qu'aura révélé ce que nous traversons.

Sous le thème « Éros et Thanatos » – comment on désire et meurt aujourd'hui –, le Festival 2020 est pourtant moins politique que les éditions précédentes...

Nous avons envie, c'est vrai, de nous éloigner des problématiques que nous avons abordées. Même si Éros et Thanatos nous les feront forcément retrouver... Nous voulions nous rapprocher du corps, de l'émotion, des tripes. Avec huit œuvres chorégraphiques, notre programmation Danse est exceptionnelle. En ouverture du festival : la dernière création du Grec Dimitris Papaioannou que je tiens pour l'héritier spirituel de Pina Bausch, parce qu'il nous propose comme elle une humanité agrandie. Ici, il fera se rencontrer le Minotaure et Pinocchio...

Mais seront présentés aussi des artistes à la danse explosive, transgressive, comme l'Israélien Hofesh Shechter, l'Espagnol Israel Galván ou le Flamand Jan Martens. Je souhaite une édition qui prenne aux entrailles. C'est celle qui m'est la plus personnelle, celle que j'ai toujours voulu faire.

En quoi, précisément ?

En tant que directeur, je dois programmer ce qui compte aujourd'hui dans l'univers du spectacle vivant. Mais il y a dans cette édition-là des spectacles et des artistes que je rêvais particulièrement de faire revenir. Papaioannou, donc,

le Lituanien Oskaras Korsunovas, grand maître et sale gosse à la fois, dans la lignée de Frank Castorf, et qui s'attaque à *Othello* de Shakespeare...

Le théâtre sans parole de Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola ou du collectif flamand FC Bergman, qui avait fait ce magnifique spectacle autour d'un musée qui s'effondrait... Il revient cette année avec Ivo van Hove, qui montera un spectacle sur Freud à partir du scénario que le cinéaste John Huston avait commandé à Jean-Paul Sartre mais n'avait pas retenu. On y voit un Freud jeune, amoureux, douloureux, plein d'affect. Il n'y a pas tant de spectacles sur Freud...

Vous-même monterez au jardin Ceccano un feuilleton théâtral d'onze heures, gratuit, autour de la figure de Hamlet, qui a beaucoup intéressé Freud.

Ça s'appellera *Hamlet à l'impératif*. Une nouvelle traduction du texte où je fais aussi intervenir tous les philosophes qui se sont intéressés à Hamlet, soit Freud, Heidegger, Wittgenstein, Lacan, Derrida... Ils viendront dialoguer avec lui autour de thèmes convenus chaque jour, et, tous les deux ou trois jours, on jouera la tragédie en intégralité avec des comédiens, des amateurs, de jeunes acteurs de l'Eracm [École régionale d'acteurs de Cannes et Marseille, ndlr] et d'ex-prisonniers sortis du centre pénitentiaire d'Avignon-Le Pontet, où j'ai organisé des ateliers théâtre.



Pourquoi *Hamlet* ?

Parce que j'aime maintenir un équilibre entre les grands textes du répertoire, trop absents aujourd'hui des plateaux – Gwenaël Morin, par exemple, s'attaquera à *Andromaque* de Racine –, et les œuvres contemporaines : Valère Novarina a réécrit les récitatifs de *L'Orfeo* de Monteverdi que monte Jean

Bellorini dans la Cour d'honneur, et Tiphaine Raffier propose une prometteuse *Réponse des Hommes*. L'important est qu'il y ait de vrais textes. Qui nous éclairent.

Vous citez Tiphaine Raffier, mais n'y a-t-il pas moins d'artistes femmes cette année ?

Non, le même nombre qu'en 2019. J'y veille.

“Dans ce monde où notre humanité est sans cesse remise en cause – comme les représentations qu'on en a –, le théâtre est bien un service public, qui crée sans fin de l'humain.”

Ne craignez-vous pas de faire renaître la polémique sur l'appropriation culturelle en invitant Brett Bailey, qui avait fait scandale en 2014 avec *Exhibit B*, et à l'opposé l'économiste Felwine Sarr et la metteuse en scène marseillaise Eva Doumbia, très activistes sur le sujet ?

Avignon est devenu un forum où s'exprime la pensée. Il est un abri, un refuge pour la pensée. Artistes, intellectuels et chercheurs y trouvent des tribunes qu'ils n'ont plus forcément ailleurs. Il ne s'agit pas d'y susciter de vaines polémiques mais de travailler aux enjeux de la cité. Le festival défend la culture et la démocratie...

Si déconfinement et droit de réunion il y a, pensez-vous que le public revienne en foule assister aux représentations sans crainte d'épidémie ?

J'espère que, par contrecoup, il y aura une ruée vers les salles de spectacle ! Même si ce n'est jamais gagné. Le confinement que nous subissons prouve en tout cas que la culture est bien un service public à défendre : jamais les gens n'auront autant lu, écouté de musiques, regardé de films. C'est ce qui leur a permis de tenir... Et dans ce monde où notre humanité est sans cesse remise en cause – comme les représentations qu'on en a –, le théâtre est bien un service public, qui crée sans fin de l'humain, met face à l'humain, tel que les grands auteurs l'ont envisagé à travers les siècles. Sommes-nous encore des humains ? Shakespeare est le premier à nous montrer combien on peut perdre son humanité...

À l'heure où le coronavirus a confiné près de la moitié de l'humanité, on va peut-être enfin se poser les bonnes questions sur nous-mêmes, et réaliser qu'on n'est pas vivant quand on est isolé. Or le théâtre rassemble mieux qu'aucun autre les vivants.

Que ferez-vous si le festival n'a pas lieu ?

Je veux encore y croire.